Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 47 (1902)
Heft: 8

Artikel: La lecture du terrain
Autor: Manceau, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338012

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LECTURE DU TERRAIN

Beaucoup de gens qui savent lire une carte ne se reconnaissent pas sur le terrain. A maintes reprises, j'ai eu le regret d'en faire personnellement l'expérience[1] : quoiqu'ayant passé mon enfance dans la campagne, quoiqu'ayant étudié avec un soin spécial la topographie des régions que j'ai parcourues, et m'étant consciencieusement appliqué à fouiller en tout sens les environs des garnisons où j'ai résidé, c'est toujours avec la plus grande peine que je me suis orienté, et j'ai toujours éprouvé une difficulté extrême à voir ce que j'avais sous les yeux, encore plus à deviner ce que je ne voyais pas. C'est parce que j'ai acquis le sentiment de cette inaptitude que j'ai constamment lutté pour la combattre ; aussi puis-je me permettre de parler de la lecture du terrain, bien que n'étant pas grand clerc en cette matière. Les gens qui ont le don d'une science ne connaissent naturellement pas les obstacles que peut présenter son étude. Ceux qui se sont heurtés à ces obstacles sont mieux qualifiés pour en parler et pour instruire les débutants. C'est à ce titre, dont je n'ai pas lieu de tirer vanité, que je vais indiquer comment il faut voir et représenter le terrain, comment il faut se le faire montrer et le montrer.

Mais, avant d'aller plus loin, remarquons qu'il y a comme une hiérarchie à observer. Le coup d'œil du caporal et celui du général en chef portent sur des objets différents : le regard du chef d'escouade n'a pas à embrasser un champ bien vaste, tandis que le stratège doit envisager de larges espaces ; chacun d'eux, au surplus, doit procéder à des investigations dont la nature est tout autre. La topographie n'est pas une : il en est

[1] C'est ce qui explique la grande quantité de citations qu'on trouvera dans cet article où je n'ai naturellement pu mettre que fort peu de choses de mon cru.

de plusieurs sortes. Quand un cultivateur et un ingénieur parcourent la campagne, ils y regardent chacun ce qui les intéresse : celui-ci, la viabilité ; celui-là, la production du sol. Le géomètre arpenteur, le touriste, l'officier d'état-major et l'officier de troupe, le stratégiste et le tacticien doivent envisager le terrain par le côté spécial que leur spécialité est appelée à utiliser.

C'est donc à tort que l'on enseigne aux généraux, aux capitaines, aux sous-officiers, exactement la même topographie, en se bornant simplement à en varier la dose. Selon la catégorie de gens à laquelle on a affaire, c'est la nature même de cette science qu'il faut modifier, plus que sa quantité. Il n'est pas jusqu'au mode de représentation, jusqu'aux signes conventionnels, qu'on devrait approprier aux facultés et à la destination du personnel qui est appelé à s'en servir. Peut-on exiger, dans un croquis expédié, fait à la diable, que les bois, les haies, les marais, soient figurés à l'aide des notations dont les graveurs font usage dans l'exécution des cartes? La main plus ou moins maladroite d'un paysan ne peut tracer que des lignes simples et grossières, étant donné surtout que le temps fait défaut pour travailler posément. De plus, les objets à représenter diffèrent. Dans la reconnaissance d'une route pour une colonne d'artillerie, par exemple, en outre de son inclinaison plus ou moins grande qui exige ou non l'enrayage, en outre de son état d'entretien qui facilite le tirage ou le rend pénible, en outre de sa carrossabilité, je veux dire de la possibilité d'y marcher à n'importe quelle allure, il y a des éléments essentiels à noter, entre autres ceux qui se rapportent à sa largeur : les voitures peuvent-elles se doubler ou se croiser, peuvent-elles exécuter un demi-tour sans qu'on soit obligé de séparer les trains ? A ce point de vue, il importe peu qu'on soit sur un chemin vicinal ou sur une route nationale. Une voie de huit mètres de large, bordée d'arbres, longée par des murs, des haies, des fossés, offre des difficultés que ne présente pas un mauvais chemin de terre, une simple piste tracée au milieu des champs, parce que rien, en campagne, n'empêche d'entrer dans ces champs, et que, dès lors, les croisements, les doublements, les demi-tours se font sans pertes de temps ni hésitations. D'autres questions encore préoccupent l'artilleur qui doit mener au feu des caissons de ravitaillement, par exemple, et, à plus forte raison, celui qui y conduit une colonne de batteries. La

route est-elle vue de l'ennemi ? Y risque-t-on de soulever de la poussière ? Ces détails spéciaux exigent des notations spéciales qu'on n'a pas lieu d'employer dans les cartes les plus soignées.

La carte est faite pour le terrain, non le terrain pour la carte. Il est assurément des problèmes qui peuvent se résoudre sur le papier. La logistique n'a besoin, le plus souvent, que de ce compas, ouvert pour une distance de sept à huit lieues, dont Jomini raconte que Napoléon avait coutume de se servir pour régler les marches et la position de ses troupes [1]. La stratégie, elle aussi, se fait sur la représentation du terrain. Mais c'est ce terrain lui-même qu'il faut connaître dès qu'on entre dans le domaine de la tactique, et c'est à le faire connaître que sont destinés les divers modes de représentation usités.

Est-il besoin de faire remarquer combien cette intelligence du terrain est nécessaire aux hommes de guerre ? Le général Morand montre quels services elle rend sur le champ de bataille lorsqu'il dit :

Il faut que l'officier apprenne à reconnaître le pli inaperçu du terrain derrière lequel il placera sa troupe et la garantira du boulet de l'ennemi [2].

Et, au surplus, voyons le « maître » à l'œuvre.

En arrivant sur le terrain où devait se livrer la bataille de la Moskowa, Napoléon parut sur une hauteur d'où il envisagea toute cette contrée avec *ce coup d'œil d'aigle* des conquérants *qui voit tout à la fois et sans confusion, qui perce à travers tous les obstacles, écarte les accessoires, démêle le point capital et le fixe* de ce regard d'aigle comme une proie sur laquelle il va fondre de toutes ses forces et de toute son impétuosité.

(*Histoire de la campagne de 1812*, par le général comte de Ségur.)

[1] « Muni d'un compas ouvert à une échelle de sept à huit lieues en ligne directe (ce qui suppose toujours neuf à dix lieues au moins pour les sinuosités des routes), appuyé et quelquefois couché sur sa carte, où les positions de ses corps d'armée et celles présumées de l'ennemi étaient marquées par des épingles de différentes couleurs, il ordonnait ses mouvements avec une assurance dont on aurait peine à se faire une juste idée. Promenant son compas avec vivacité sur cette carte, il jugeait en un clin d'œil le nombre de marches nécessaires à chacun de ses corps pour arriver au point où il voulait l'avoir à point nommé ; puis plaçant ses épingles dans ces nouveaux emplacements et combinant la vitesse de la marche qu'il faudrait assigner à chacune des colonnes avec l'époque possible de leur départ, il dictait ces instructions qui, à elles seules, seraient un titre de gloire. »

[2] Et il ajoute : « Quelques officiers, en faisant la guerre, sont parvenus à se donner cette justesse de coup d'œil ; mais, avant que d'acquérir cette expérience, combien d'hommes avaient péri par leur faute ! Combien de braves gens sont victimes de la légèreté et de l'inattention de ceux qui commandent ! »

Il est manifeste que c'est un élément de succès de connaître le fort et le faible de la position qu'on occupe et de celle de son adversaire. Les partisans de la défensive font valoir à l'actif de celle-ci qu'elle est chez elle, en quelque sorte, qu'elle a pu repérer les distances, déterminer les points de passage, deviner les décisions que la configuration du sol imposerait aux troupes appelées à s'y mouvoir. Le maréchal Moncey a rapporté que, pendant la campagne de 1794, il a dû ses succès dans les Pyrénées occidentales à la connaissance parfaite qu'il avait du pays, ayant chassé longtemps dans ces montagnes quand il y était en garnison.

Ecoutons Savary :

L'Empereur, nous dit-il, vint sur le terrain pour placer son armée qui arrivait de plusieurs directions. Il alla lui-même jusqu'à Wischau et, revenant, parcourut au pas de son cheval toutes les sinuosités et ondulations du terrain (de Pratzen) situé en face de la position qu'il avait ordonné de prendre (à l'est de Schlapanitz). Il s'arrêtait à chaque hauteur, faisait mesurer les distances et nous disait souvent : « Messieurs, examinez bien le terrain. Vous aurez un rôle à y jouer. » C'était celui où s'est livré la bataille d'Austerlitz et qui fut occupé par les Russes.

Le lendemain, 1er décembre (veille de la bataille), il plaça lui-même toutes les divisions de son armée : il connaissait son terrain aussi bien que les environs de Paris.

La faculté de lire ainsi le terrain, c'est ce qu'on nomme le coup d'œil. Le général de Brack la met au premier rang des qualités que doit avoir l'officier de cavalerie. D'après lui, c'est « le regard qui, de tel côté qu'il aborde un terrain, l'apprécie d'ensemble et dans ses moindres détails de distance, d'accidents, de possibilités, d'impossibilités pour l'attaque, la défense et la retraite. » Le chevalier Folard avait déjà donné de cette faculté la définition suivante[1] :

Le coup d'œil militaire n'est autre chose que l'art de connaître la nature et les différentes situations du pays où l'on fait et où l'on veut porter la guerre, les avantages et les désavantages des camps et des postes que l'on veut occuper, comme ceux qui peuvent être favorables ou désavantageux à l'ennemi. Par la position des nôtres et les conséquences que nous en tirons, nous jugeons sûrement des desseins présents et de ceux que nous pouvons avoir dans la suite.... En un mot, il n'y a rien à espérer de la victoire si l'on est dépourvu de ce que l'on appelle coup d'œil à la guerre. Et, comme la science militaire est de la nature de toutes les autres qui demandent l'usage pour les bien pos-

[1] Frédéric II dit, en parlant de la manière de discerner à première vue les avantages d'un terrain : « On peut acquérir ce talent et le perfectionner, pour peu qu'on soit né avec un génie heureux pour la guerre. »

séder dans les différentes parties qui les composent, celle dont je traite ici est une de celles qui demandent la plus grande pratique.

C'est là le premier principe du général. Il n'est pas moins celui de l'officier particulier. C'est le seul peut-être de la science des armes qui demande la plus grande pratique et le seul encore qui nous mène au grand de la guerre très facilement. Il nous conduit à tout.

I

Donc, tout militaire doit acquérir l'aptitude à lire le terrain, ce qui n'est pas la même chose, comme je le disais en commençant, que de lire la carte : loin de là. Il y a quelques jours, justement, j'en parlais avec le général qui, sans s'être spécialisé dans l'étude de la géographie, passe pour être l'officier de l'armée française le plus remarquable en cette science, et il me contait à ce sujet une anecdote typique.

C'était au cours de manœuvres de cadres où l'accompagnaient de nombreux officiers d'état-major, ses élèves, qui tous suivaient l'itinéraire sur leurs feuilles de la carte. Quelques-uns même, chargés de guider la colonne, avaient dû, pour ce motif, faire de ces feuilles une étude particulièrement attentive. Tous s'en étaient bien tirés ; il n'y avait pas eu d'erreur de direction, pas de retard, pas d'incident. Le soir, au gîte d'étape, arrive une dépêche apportant une grave nouvelle à un officier. Mais, par suite d'une circonstance quelconque, celui-ci était resté dans un des villages qu'on avait traversés dans la journée. De plus, une autre circonstance, le vent ou la pluie, s'ajoutant à l'obscurité de la nuit, empêchait qu'on pût se servir de la carte pour retrouver sa route. Malgré leur désir très vif d'obliger un camarade, et quelle que fût leur confusion d'un tel aveu, tous les officiers durent confesser qu'ils se sentaient incapables de se diriger dans les ténèbres. Après avoir insisté, car il y avait urgence à transmettre le télégramme, le général renonça à faire partir quelqu'un de son entourage. Mais il appela le brigadier d'escorte, simple paysan, peu instruit, et lui demanda s'il se croyait capable de reprendre en sens inverse le chemin que l'état-major avait suivi dans la journée. A cette question, le brigadier fit la figure de quelqu'un qui ne sait si on parle sérieusement ou si on veut plaisanter : il ne lui vint pas à l'idée qu'on pût vraiment s'imaginer qu'il ne retrouverait pas sa route. Il accepta volontiers

la mission dont le général le chargeait, et, sans cartes, sans renseignements, avec ses souvenirs tout frais pour tout viatique, il s'en acquitta avec célérité. Il avait vu le terrain, lui, tandis que les autres, avec le nez sur des représentations graphiques, n'avaient vu que du papier couvert de signes conventionnels. C'est à eux que pourrait s'appliquer la phrase de l'Ecriture : *Oculos habent, nec videbunt!*

Qu'est-ce à dire? On peut donc avoir des yeux et ne pas voir? Mais ce ne doit être là un sujet de grand étonnement pour personne. N'avons-nous pas tous parcouru la campagne, l'esprit distrait et préoccupé, laissant flotter nos regards au hasard, ne les fixant sur rien, et ne retenant rien? A peine nous est-il arrivé une fois ou deux, quelque objet particulier ayant attiré notre attention, de le considérer ; mais notre vue s'en est bien vite détournée, et nous sommes retombés dans notre rêverie.

C'est que, pour regarder, il faut que la pensée guide l'œil, il faut que l'esprit le veuille. Il faut aussi autre chose. Car il ne suffit pas de regarder pour voir, il faut savoir regarder et voir[1]. Nous avons chacun, à cet égard, nos habitudes particulières ou des goûts déterminés. Sommes-nous cyclistes, nous recherchons les routes macadamisées, nous évitons les pentes. Sommes-nous cavaliers, nous nous préoccupons d'avoir des chemins sablonneux, mous, doux aux pieds de notre monture, sauf à choisir les endroits ombreux ou ensoleillés, selon que c'est la chaleur qui nous incommode, ou le froid. Tel, qui a le tempérament artiste, admire l'inimitable tableau d'un horizon toujours changeant, les tons délicieusement fondus d'un lointain, le franc coloris d'un premier plan ; tel autre, hanté par des considérations plus pratiques, dénombre par la pensée les maisons d'un village, s'étonne d'y trouver des usines ; tel enfin, dont l'âme est portée au sentimentalisme, ne peut détourner ses regards d'un coin charmant de quelque sous-bois, ou il s'attarde à contempler la poésie d'une échappée sur la vie champêtre. Bien peu fixeront leurs regards sur cet ensemble complexe. Bien peu chercheront, dans le fouillis des détails, à en démêler les grandes lignes, à schématiser en quelque sorte le spectacle vivant qui s'offre à eux. Pourquoi le feraient-ils d'ailleurs, écartant de la nature tout ce qu'elle a de sédui-

[1] « Pour reconnaître et observer l'ennemi, a dit le lieutenant-général Koulgakoff, de l'armée russe, il me suffit de deux yeux, *s'ils savent voir.* »

sant et de frais pour n'en laisser subsister que le squelette, ne voyant rien de ce qui fait sa grâce pour ne s'attacher qu'à ce qui fait sa force? C'est pourtant ainsi que l'homme de guerre doit envisager les choses. Et peut-être les officiers dont je parlais tout à l'heure les avaient-ils vues ainsi, en tacticiens. Mais alors ils avaient négligé cette attention des choses immédiates et rapprochées qui convient dans une simple reconnaissance d'itinéraire. La vue des éclaireurs de terrain ne porte pas sur les mêmes points que la vue des éclaireurs d'objectifs [1].

De même qu'une spécialisation de la topographie, il convient qu'il y ait une localisation de la vue. Le coup d'œil du matelot posté en vigie dans les hunes ne ressemble pas à celui du chasseur qui suit la piste d'un fauve. On a remarqué qu'il arrive à un médecin de ne pas reconnaître dans la rue le visage d'un de ses clients dont il a maintes fois regardé le facies ; mais il l'a fait uniquement pour voir la mine du malade, pour se rendre compte de l'état de sa santé, et non pour examiner ses traits et étudier sa physionomie. Il va de soi, d'ailleurs, que certains hommes heureusement doués ou appelés à exercer constamment le sens de la vision pourront, par chance, réunir les qualités visuelles les plus diverses et aussi bien considérer le lointain que le proche. Mais c'est rare.

Et si je parle de l'exercice, c'est que je crois, avec Folard, que la pratique est pour beaucoup dans le développement de la faculté qui consiste à voir « tout à la fois et sans confusion, » à percer « à travers tous les obstacles, » à écarter « les accessoires, » à démêler et à fixer « le point capital ».

C'est cette incessante activité du regard que recommande avec autorité, dans sa *Clé des Champs*, le commandant Morelle qui est un maître en la matière et des leçons duquel j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'inspirer, en y joignant celles d'un de ses disciples de prédilection dont l'amitié m'est précieuse. Du livre original dans lequel mon camarade a condensé ou parfois délayé sa doctrine et réuni les acquisitions de son expérience, je transcris un des passages capitaux, non sans le débarrasser de détails parasites.

[1] Tandis que ceux-ci doivent démêler sur le terrain lointain qu'ils ont en face d'eux le chemin que suivra l'ennemi, la crête derrière laquelle il apparaîtra, ceux-là n'ont à porter leur attention que sur les objets qui sont à quelques centaines de mètres d'eux, pour signaler tel ressaut qui ralentirait l'allure de la colonne, tel marécage à éviter, telle carrière à contourner, etc.

Or donc, voici comment il s'exprime dans le chapitre qu'il consacre à l' « attention comparative » :

Reconnaître, c'est, par définition, *connaître à nouveau ;* c'est choisir, sur un terrain neuf, des lignes et des objets dont les formes soient déjà familières à l'œil ; c'est ramener les aspects imprévus à des types déjà classés.

Pour réussir, il est nécessaire de se familiariser avec les lignes et les formes des objets que l'on rencontre habituellement et de leur prêter ce que le général de Brack appelle une « attention comparative. »

La curiosité apparaît donc, pour l'observateur, comme le commencement de la sagesse. Tout regarder autour de lui, dans la vie de tous les jours : tel est son premier devoir.

Dans les villes, lire les noms des rues, des places, des marchés ; voir d'où part le numérotage des maisons ; examiner, dans les rues-routes, les indications des plaques et des bornes ; demander les noms des monuments et des bâtiments importants ; s'enquérir des adresses des principaux fonctionnaires ; s'exercer à décrire un itinéraire détaillé pour aller d'un point à un autre ; vérifier le plan de localités connues, car le figuré de détails familiers facilite par comparaison l'étude de localités connues.

A proximité d'une ville, s'éloigner progressivement, en s'attachant à reconnaître les principaux édifices, les églises, les casernes, à retrouver la direction des principales artères d'après le sens des toits et l'orientation des pignons. C'est le voyage autour de la garnison.

Dans la campagne, désigner toutes les voies par leur véritable appellation, si c'est possible par leur numéro, les ruisseaux, rivières, canaux, par leur nom ; lire les inscriptions des bornes kilométriques et des plaques indicatrices sous toutes leurs faces ; rapprocher ces renseignements, et, s'il y a discordance, en chercher l'explication.

Remarquer tous les détails, la hauteur et l'espacement des poteaux télégraphiques, les buissons, les haies, les carrières, les tas de sable ou de cailloux, les cheminées d'usine, les moulins à vent, surtout les arbres isolés et les meules de paille, qui révèlent presque toujours la présence d'un chemin.

Distinguer, de près d'abord, puis de loin, les différents genres de culture ou de végétation qui varient suivant la nature du sol : une prairie ne ressemble pas à un champ d'avoine ; le saule trapu et le peuplier en quenouille ne sauraient se confondre, à aucune distance, avec l'orme du Mail et le sapin des Vosges.

La distinction qui se fait ainsi d'instinct entre ces champs ou entre ces arbres permet à l'œil de s'accrocher au terrain. Elle donne de plus au langage la précision, l'animation et la vie.

Un arbre a sa physionomie propre, des dimensions et des formes qui le différencient du voisin. Tout arbre isolé a sa raison d'être ; ce n'est pas le hasard qui l'a laissé là : il est le dernier témoin d'une ligne d'arbres qui bordait un chemin ; s'il a trouvé grâce devant le bûcheron, c'est qu'il marque une limite de territoire : commune, canton ou département. C'est donc un point précis et défini exactement sur la carte.

De même, chaque clocher a sa forme particulière, son originalité, sa physionomie, on pourrait presque dire sa personnalité. De même encore, pour un œil

exercé[1], les bois du camp de Châlons diffèrent entre eux autant que les clochers de village, que les façades de maison, que les visages d'hommes.

Pour acquérir de l'habileté dans l'observation à vue, en se rapprochant des conditions de la guerre, il faut exécuter de très nombreux exercices d'orientation rapide, souvent précédés d'une marche pénible par de longs détours.

Pour s'orienter et reconnaître rapidement un terrain, à distance, il convient de procéder avec méthode. On peut opérer ainsi qu'il suit :

Commencer par les lignes les plus rapprochées, de manière à habituer l'œil à voir de plus en plus loin : c'est l'entraînement de la vue.

Choisir des points de départ, avant d'arriver à des points de repère et à des points de pointage[2].

Commencer par la gauche pour finir par la droite.

Rechercher, aux abords de la position que l'on occupe, les obstacles qui gênent le mouvement en avant, les débouchés qui le facilitent.

Reconnaître de même les positions qui pourraient être occupées par une artillerie ennemie.

Restreindre les recherches à des distances moyennes et à une largeur d'horizon qui soit en rapport avec l'opération projetée.

Chercher surtout à voir les chemins ; car, en raison des cultures et de l'état du sol, la ligne droite n'est pas toujours le plus court trajet d'un point à un autre, et c'est en général par les chemins que viendra l'ennemi.

Les meules, les arbres isolés, les voitures qui passent sont des indices de chemins, et ceux-ci sont les indicateurs des formes du terrain. A surprendre l'ennemi sur un chemin il y a un double avantage :

1° Une troupe se détache en noir sur un fond blanc ; elle est donc plus visible sur la route blanche que sur un terrain gris ;

2° Le tracé des chemins étant indépendant du défilement aux vues, la troupe qui chemine est prise en flagrant délit de visibilité. Devenue but et installée, elle sera invisible.

Si on essaye de reconnaître de loin et sous leurs différents aspects, par des temps variés, les objets que l'on a vus de près, on vérifiera combien il est désavantageux d'avoir le soleil dans les yeux, combien les lointains sont nets par un temps sombre avant la pluie.

Prenant un exemple, le commandant Morelle nous montre un paysage banal, aux environs d'une ville du Nord : les chemins ne paraissent pas se détacher du terrain ; les arbres semblent former une masse confuse. Mais une « attention comparative » de quelques instants permet d'établir, à l'œil nu, des différences notables entre les formes et entre les dimensions

[1] Certaines personnes ne savent pas distinguer deux chevaux. Il en est bien plus encore qui ne comprennent pas qu'un berger puisse reconnaître et nommer tous les moutons de son troupeau. Simple affaire d'habitude pourtant, d'éducation de la vue !

[2] L'auteur de *La Clé des champs* est un artilleur, et son livre s'adresse surtout aux artilleurs. Cette observation explique diverses des recommandations qu'on trouve ici.

des arbres qui bordent les chemins. Et, grâce à ces observations élémentaires, chaque chemin se trouve défini par une ligne d'arbres de même espèce. Le réseau des chemins ainsi repéré détermine sur le sol un canevas dans lequel il est facile de préciser la position d'un objectif quelconque. Reste à vérifier si l'œil, ainsi que l'esprit qui l'a aidé et guidé, n'a été trompé par aucune illusion, par aucune prévention.

Cette vérification est toute la méthode. Elle se résume en quelques mots :

Parcourir les divers chemins, comparer les dimensions d'objets semblables, revenir au point de station et résumer ses observations.

On recommencera le lendemain et les jours suivants sur d'autres terrains, et, au bout de peu de jours, les vérifications deviendront de moins en moins nécessaires.

La méthode finale consistera dans les trois opérations suivantes : « *s'arrêter, regarder, voir.* »

Le résultat vaut qu'on essaye.

L'habitude du terrain, le coup d'œil topographique, je n'ose dire : « le flair, » nous fait deviner ce que nous ne voyons pas. De même que Cuvier, avec un os, reconstituait l'animal tout entier, de même, avec certains indices, on peut se rendre compte de la forme des parties cachées; on peut pénétrer les secrets de la nature. Ségur nous en donne la preuve en nous rendant témoins du travail de sagacité clairvoyante qui se fait dans l'esprit de Napoléon sur le terrain de la bataille de la Moskowa :

Il sait que, à une lieue devant lui, à Borodino, la Kalotcha, rivière ravineuse qu'il côtoie depuis quelques verstes, tourne brusquement à gauche pour aller se jeter dans la Moskowa. Il comprend qu'une chaîne de fortes hauteurs a pu seule contrarier son cours et en changer aussi subitement la direction. Sans doute, l'armée ennemie les occupe, et, de ce côté, elle est peu attaquable. Mais, en couvrant la droite et le centre de cette position, la Kalotcha, dont il suit les deux rives, en laisse la gauche à découvert. Les cartes du pays sont insuffisantes. Toutefois, comme le sol penche nécessairement du côté du principal cours d'eau, qui n'est le plus considérable que parce qu'il est le plus inférieur, il en résulte que les ravins qui y affluent doivent se relever, s'affaiblir et s'effacer en s'éloignant de la Kalotcha. D'ailleurs, la vieille route de Smolensk qui court à sa droite marque assez leur naissance : pourquoi l'aurait-on jadis éloignée du cours d'eau principal et conséquemment des endroits les plus habitables, si ce n'était pour lui faire éviter les ravins et leurs ressauts ?

Cet exemple montre qu'une part de raisonnement, de réflexion, de science, s'ajoute à la contemplation de la nature pour donner à un esprit supérieur une prodigieuse puissance d'in-

tuition. Mais la science sans l'observation directe du terrain n'y suffirait pas[1].

Le sens géologique peut fournir à l'imagination des bases certaines dans la divination des formes de la nature. Mais, en présence des œuvres de l'homme, c'est par d'autres moyens que l'œil démêlera les choses. Quoi de plus mal aisé, pour qui suit les rues en zigzag d'un bourg, que de se rendre compte des angles que ces voies font entre elles? Peu de gens sont capables de reconnaître les éléments parallèles des itinéraires qu'ils ont suivis. L'œil arrive pourtant à trouver des repères très simples. S'il y a du soleil, l'ombre projetée par un cavalier qui traversera au trot un village lui permettra de reconstituer l'orientation des tronçons successifs de lignes droites qu'il a parcourus. Il aura fait une sorte de levé à la boussole, la direction de l'aiguille aimantée étant remplacée par la direction de l'ombre, car on peut supposer que le soleil n'a pas

[1] Dans le *Traité des reconnaissances militaires*, de Châtelain, on lit ceci :

« Après la guerre de Sept ans, le général Bourcet avait été chargé de rédiger des instructions pour l'exécution des reconnaissances de terrain... L'on fut très étonné qu'il pût, des bureaux de la Guerre, et à l'inspection d'une carte, sans avoir vu le terrain, désigner des positions qu'une armée devait occuper. Le prince de Beauveau, général de l'armée française en Portugal, en 1761, écrivait au Ministre de la Guerre : « Est-ce un » ange ou un diable qui vous donne avec tant de précision le détail des positions que » nous devons occuper? » Cependant M. de Bourcet n'avait pas vu le pays où l'on faisait la guerre ; mais *il avait si bien observé la configuration du terrain, en général,* que, pourvu que les eaux fussent bien indiquées sur une carte, il reconnaissait la forme du terrain ; de même, *il lui suffisait de voir un côté d'une montagne pour indiquer avec beaucoup d'exactitude la configuration du revers qu'il ne voyait pas* et les endroits par où l'on devait traverser cette montagne. Quand on lui demandait comment il devinait tout cela, il répondait que c'était par le « *pendant* » des eaux. »

De son côté, le commandant Allent, chef du bataillon du génie, s'exprime ainsi qu'il suit, dans son *Essai sur les reconnaissances militaires :*

« Sans préjuger des notions que l'officier peut ou a pu acquérir ou qu'il ne possède pas, il lui restera, pour juger de la vérité des cartes qu'il aura recueillies, ce coup d'œil pratique, ce tact pour ainsi dire involontaire, que donne la seule habitude de voir et d'observer : c'est celui du chasseur des Alpes et des Pyrénées, errant dans les montagnes et ne s'égarant jamais ; c'est le sentiment exquis qui fait distinguer à l'artiste le trait de la statue antique d'avec les traits presque semblables de ses copies les plus parfaites. Cet instinct, si l'officier le possède, le dirigera sans effort et ne le trompera jamais. Il ne s'agit, pour l'acquérir, ni de science, ni d'étude. Qu'il observe souvent, du haut des montagnes et des points élevés, la direction des hauteurs, des eaux et des routes, la position des villes, des villages, des hameaux et de tous les objets que le terrain offre à sa surface ; qu'il y compare simultanément leur projection et leur figuré tracés sur des cartes soignées et fidèles : bientôt son œil démêlera dans cette confusion apparente un ordre général ; il sera frappé de la symétrie qui distingue les travaux des hommes et de l'irrégularité que présentent ceux de la nature. Mais il se convaincra bientôt que la nature elle-même est soumise à des lois jusque dans ses jeux et qu'elle a, quelles que soient ces lois qu'il ignore, ses formes, ses traits et sa physio-

bougé pendant le temps employé à cette traversée. Il est vrai qu'il faut inverser en quelque sorte les observations qu'on a faites. Pour lire l'orientation d'une route sinueuse, par le moyen que je viens d'indiquer, il faut un certain apprentissage, comme pour lire son journal reflété dans une glace. Cet apprentissage se fait commodément en chemin de fer. Si on note les déplacements des rayons lumineux qui, passant par la vitre, viennent frapper la paroi, on peut dessiner les courbes de la voie : en comparant le croquis ainsi obtenu avec une carte d'état-major, par exemple, on se rend compte des erreurs qu'on a commises et, petit à petit, on s'en corrige.

Nous n'allons pas tarder à voir, en effet, que l'emploi de la carte, concurremment avec la pratique du plein air, avec la vie au dehors, avec l'incessant contact de la nature par des promenades dans la campagne, est un excellent moyen pour se former le regard. Car, nous l'avons vu, ce regard se perfec-

nomie. Ces caractères sont surtout remarquables et frappants dans les cours d'eau ; leurs contours ont des inflexions qui leur sont propres ; l'imitation la plus heureuse ne saurait reproduire, dans les eaux d'une carte imaginaire ou rédigée de mémoire, la grâce et la variété qui caractérisent leurs sinuosités.

» Les détails, les accidents, que l'on ne conçoit bien que lorsqu'on les a vus, ont aussi leur caractère, que l'on ne saisit bien que sur le terrain, et que l'imagination modifie lorsqu'elle veut les imiter.

» L'habitude enseigne encore à distinguer les accidents véritables de ceux que l'artiste n'a point observés.

» Les routes, les canaux, les communications de toute espèce, la position des villes, des villages, des établissements qui s'y rattachent et de ceux mêmes que leurs convenances particulières isolent au milieu des bois, dans les gorges des montagnes, ont avec les eaux, le sol, la nature et ses productions des rapports nécessaires qui sont partout les mêmes et que l'exercice, l'observation et les voyages nous font aisément démêler et saisir.

» Le voyageur accoutumé à comparer sans cesse la carte et le terrain devinera, sur une carte mensongère, non pas les fautes que les habitants ont commises dans le choix des emplacements qu'ils ont préférés, mais celles qu'ils n'ont pu commettre et le contresens qui décèle, dans l'auteur de la projection, l'ignorance, l'incurie ou le charlatanisme. C'est ainsi qu'il conclut du trait le vice du figuré, et réciproquement ; qu'il prononce, à la vue d'un canal, ou que sa direction est fautive, ou que des cours des masses d'eau essentiels ont été oubliés, ou que les sinuosités du terrain qu'il traverse n'existent pas.

» C'est ainsi que la comparaison des routes et du terrain lui sert à reconnaître jusqu'à quel point il peut compter sur l'exactitude des directions qu'elles indiquent et la position des lieux qu'elles traversent ; souvent même il infère des lieux et des routes indiqués l'oubli, l'existence, la direction ou l'emplacement approché des routes intermédiaires, des sentiers, des ponts, des bacs, des gués et des autres moyens de passage.

» Voilà quels avantages peut donner la seule habitude de voir, d'observer, de confronter le terrain et les cartes. Cette pratique sans la théorie est même un guide plus sûr qu'une science toute spéculative. »

tionne par un exercice intelligent et méthodique ; il gagne en étendue, en acuité, en précision.

C'est le sentiment général que le coup d'œil ne dépend pas de nous, que c'est un présent de la nature, que les campagnes ne le donnent point et que, en un mot, il faut l'apporter en naissant, sans quoi les yeux du monde les plus perçants ne voient goutte et marchent dans les ténèbres les plus épaisses. On se trompe : nous avons tous le coup d'œil, selon la portion d'esprit et de bon sens qu'il a plu à la Providence de nous départir. Il naît de l'un et de l'autre : mais l'acquis l'affine et le perfectionne, et l'expérience nous l'assure.

Et le chevalier Folard, de qui sont ces lignes très justes, déclare que nul mieux que Machiavel n'a montré comment on développe ce sens, si utile à l'homme de guerre. Aussi copie-t-il dans l'œuvre du secrétaire de la République de Florence le passage magistral où celui-ci examine la question. J'estime ne pouvoir faire mieux, à mon tour, que de le reproduire en partie. Le voici :

Il y a plusieurs choses nécessaires pour parvenir à cette connaissance : une très grande application de son métier en est la base. Vient ensuite une méthode.

On ne fait pas toujours la guerre. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'on puisse s'y rendre habile par l'expérience seule, sur laquelle est fondée aujourd'hui la capacité de la plus grande partie des gens de guerre. Elle ne fait que perfectionner et ne sert presque de rien si on ne lui joint l'étude des principes : car, la guerre n'étant qu'une science, elle s'apprend comme toutes les autres, où l'on ne saurait se rendre habile si l'on ne commence par cette étude.

Deux siècles de guerre perpétuelle suffiraient à peine pour nous instruire par la pratique.

Au cours des marches et des petites opérations telles que les fourrages, dans les différents camps et les différents postes où les armées s'établissent, les idées sont assurément plus nettes pour juger et réfléchir sur le pays que l'on voit et les pratiques que l'on observe. Mais cela n'empêche pas que, par le secours de l'esprit et de l'imagination, on ne puisse en trouver l'occasion ailleurs qu'aux armées, et qu'on ne s'affine le jugement et la vue en chassant et en voyageant.

J'en puis parler par l'expérience que j'en ai faite.

Rien ne contribue davantage à nous former le coup d'œil que la chasse. Car, outre qu'elle nous met au fait du pays et de ses différents aspects, qui sont infinis et jamais les mêmes, on apprend encore, dans ce bel exercice, mille ruses et mille choses qui ont rapport à la guerre ; mais la principale est la connaissance des lieux qui nous forme le coup d'œil sans même que nous y prenions garde ; si on s'y livre avec cette intention, pour peu qu'on y ajoute de réflexion, on pourra acquérir la plus grande et la plus importante des qualités d'un général d'armée.

Pour acquérir le coup d'œil militaire, il faut que notre imagination tra-

vaille constamment : à la guerre, à la chasse, dans nos voyages ou dans nos promenades à pied ou à cheval.

Dès qu'on est arrivé dans un camp, on doit examiner en repos et dans sa tente avec beaucoup d'attention la carte du pays où on est et le poste que l'on occupe. On considère aussi les positions de l'ennemi, etc. C'est ainsi qu'on médite d'abord sur la carte, ou véritablement sur une idée fort confuse, car la carte ne peut donner qu'un aperçu vague : il s'en faut qu'elle permette de raisonner avec certitude.

Un officier de bas grade, qui n'est pas initié dans les mystères et qui ne médite que pour s'instruire dans les grandes lignes de la guerre et pour se former le coup d'œil, a l'avantage de raisonner sur la carte comme on fait à la guerre ; mais il y en a un beaucoup plus grand qui est d'être sur les lieux et de voir même plus librement que son général et de pousser la curiosité plus loin ; car rien ne l'empêche de pousser des pointes sur l'ennemi, ce que le général ne saurait faire. Il peut aller où il lui plaît pour reconnaître le pays et raisonner d'après la vue des objets, après l'avoir fait sur la carte, ce qui est la première chose à faire. Par là, on ne laisse pas de s'en former une idée qui aide beaucoup lorsque, après cet examen, on se transporte sur les lieux où l'armée est établie...

On doit d'abord bien se rendre compte de la position qu'elle occupe, des avantages et des défauts que présente le terrain. De là, on passe au champ de bataille : on le parcourt en gros, ensuite on l'examine en détail et par parties. On observe si les ailes sont appuyées. Le sont-elles à un ruisseau, on examine les bords et le fond de celui-ci, on regarde si ce fond est bon ou mauvais, si le cours d'eau est guéable partout ou en certains endroits seulement... Passant au terrain qui est au delà, on regarde s'il est découvert ou ras et pelé, s'il domine le camp. Constate-t-on que telle partie du front forme une petite élévation qui va se perdre en pente douce jusqu'à l'ennemi, on y porte une attention particulière : si le terrain qui se trouve en face forme une plaine, on juge alors que c'est un endroit propice pour y établir une batterie...

Voilà donc un grand moyen pour se former le coup d'œil : mais, comme je veux couler cette question à fond, nous n'en demeurerons pas là, car on n'est pas toujours à la guerre, on ne la fait pas toujours ; au surplus, s'il fallait l'attendre pour acquérir l'art de voir en guerrier, à peine trois ou quatre campagnes suffiraient-elles.

J'ai dit que la chasse y contribue ; mais tout le monde n'est pas épris de cette distraction, si noble et honnête qu'elle soit. Restent les voyages. Ils peuvent nous être à peu près de la même utilité. Je n'en ai pas fait un que je n'en aie tiré parti à cette fin, soit par habitude, soit par inclination pour le métier...

Lors donc qu'on est en voyage, on examine en marchant tout le pays qui se trouve à portée de la vue, depuis la limite de l'horizon jusqu'au point où on est. On imagine une armée disposée sur le terrain qu'on a en face de soi ; on considère les avantages et les défauts de la situation qu'elle occuperait. Que présente-t-elle de favorable à la cavalerie ? de propice à l'infanterie ? Je me pose les mêmes questions pour le terrain qui est en deçà. Par la pensée, je conçois deux lignes opposées ; par la pensée, je mets en œuvre tout ce que je sais de tactique, toutes les ruses de guerre que je connais.

Cette méthode perfectionne le coup d'œil. On se rend le pays familier, on

se fortifie dans l'art de saisir promptement les avantages des lieux ou ce qui peut être désavantageux, et, en satisfaisant sa passion pour la profession des armes, on avance ainsi en connaissance, on augmente son acquis, et on passe son temps sans aucun ennui.

Et ailleurs :

Une connaissance exacte d'une certaine étendue de pays nous facilite celle des autres régions que nous voyons : il est impossible qu'il n'y ait pas entre elles une certaine analogie, en dépit de leur variété apparente. La parfaite intelligence d'un terrain permet donc de bien en comprendre d'autres. Si, au contraire, vous n'avez pas l'habitude de ces études, vous aurez beaucoup de peine à vous en tirer, tandis que si vous vous étiez formé le coup d'œil par beaucoup de pratique et d'application, vous apercevriez tout de suite l'élévation d'une hauteur, la grandeur d'une vallée et son point d'aboutissement, et tout ce qui caractérise les diverses sortes de terrain.

(A suivre.) Commandant Emile MANCEAU.